

Critiqué, décrié, l'instituteur primaire a le blues

La pénurie s'aggrave

Cela fait plusieurs années que la fonction d'instituteur primaire est considérée comme une fonction en pénurie. Mais cette pénurie, qui n'est pas ressentie partout et tout le temps sur le terrain, se fait plus sensible chaque année. Pour trouver un remplaçant, certaines périodes (durant l'hiver par exemple) sont très critiques. Cette pénurie s'explique par le nombre d'élèves qui est en croissance, par le fait que le nombre de candidats (ils étaient 5500 en 2016) connaît une baisse globale depuis 2004 – même si on assiste à un sursaut depuis 2011, et que de plus en plus d'enseignants quittent leur fonction en cours de carrière. La fonction d'instituteur maternel est quant à elle à la limite de la pénurie.

■ Le Communauté française manque d'instituteurs primaires.

Dévalorisé, le métier attire moins.

■ Le monde scolaire place ses espoirs dans le Pacte d'excellence et dans la réforme de la Formation initiale.

P eu de gens jouent un rôle aussi fondamental dans une vie que l'instituteur, lequel ouvre à l'enfant les portes de la lecture, de l'écriture et du calcul. Et pourtant, depuis des années maintenant, le métier tangué sur le fil de la pénurie (voir ci-dessus). Plus que jamais, la profession se trouve dévalorisée, et les enseignants pointés du doigt pour incompétence. Comment l'expliquer ?

Dans le monde scolaire, tout le monde admet que l'inefficacité de l'enseignement francophone plonge une partie de ses racines dans les manquements du primaire. Les témoignages d'enseignants, les épreuves externes ou les études internationales témoignent combien, sur le plan de la formation aux savoirs fondamentaux (lire, écrire, calculer), l'école primaire est à la peine.

Ces lacunes sont évidemment la raison principale qui explique le regard sévère que pose la société sur les instituteurs. Par voie de conséquence, elles expliquent pourquoi trop peu de jeunes adultes se poussent aux portes des écoles normales. Dévalorisé, critiqué, le métier ne fait plus rêver. Inverser la tendance nécessitera, du coup, de casser un complexe cercle vicieux.

Une formation trop courte

“Pourquoi, par exemple, y a-t-il tant de défections (près de 25 %, NdLR) parmi les jeunes ensei-

gnants ?”, s'interroge Fanny Constant, secrétaire générale du Conseil de l'enseignement des communes et des provinces (CECP). Ce n'est pas très clair. Ou du moins les raisons sont multiples, explique-t-elle en substance.

Outre les classes trop importantes et le manque de ressources humaines que rencontrent de nombreuses écoles primaires, l'actuelle formation initiale des enseignants se trouve au cœur de toutes les attentions. *“Beaucoup de jeunes adultes se sentent peu et mal équipés pour affronter des enfants en plein questionnement sur leur avenir. Face aux défis que pose aux adultes une jeunesse qui ne cesse d'évoluer, la formation initiale des enseignants ne permet pas aux instituteurs de s'adapter. Ils sont figés dans des pratiques d'il y a vingt ou trente ans. Mais ce n'est pas de leur faute : ils n'ont pas reçu les clés pour affronter les changements”*, regrette Fanny Constant.

“Le métier s'est complexifié, ajoute Pierre Smets, adjoint à la direction de l'école normale bruxelloise ISPG. Les classes sont plus diverses, et trois ans de formation ne suffisent pas pour apprendre aux futurs enseignants à les gérer, ni pour leur permettre de construire leur identité professionnelle.”

Un examen d'entrée ?

En plus du manque de temps, un des problèmes est que pour la moitié des étudiants, la fonction d'instituteur n'est pas le premier

choix. Il advient après un échec dans une autre matière. Du coup, beaucoup d'étudiants n'ont pas le profil adéquat pour répondre aux défis relationnels et pédagogiques qu'impose la profession. Plus grave : certains ne présentent ni une culture générale nécessaire, ni une maîtrise suffisante de l'orthographe. Et les écoles normales n'ont pas non plus l'occasion de suffisamment combler ces manquements. *"Les parents s'en rendent compte, souligne Fanny Constant. Et ils ont beau jeu de critiquer les enseignants lorsqu'ils découvrent une faute d'orthographe dans le journal de classe."* Cela ne redore pas l'image du métier devant les enfants, et cela blesse l'autorité des profs. Tous les instituteurs ne présentent évidemment pas ces lacunes, mais la situation est préoccupante.

Tellement préoccupante qu'elle fut aux fondements de la future formation initiale des enseignants du ministre de l'Enseignement supérieur Jean-Claude Marcourt (PS). Cette formation new look qui devrait voir le jour en septembre 2019 allongera à 4 ans la formation. Entre autres mesures qui permettront d'élever le niveau des études, la réforme prévoit un test d'entrée de maîtrise du français. Un échec imposera à l'étudiant des cours de remédiation.

Tout le monde souffle à la vue de cette nouvelle formation. *"Elle permettra d'augmenter l'attractivité du métier, et le maintien dans la profession"*, se réjouit Dominique Luperto, coordinateur juridique du CECF. Pierre Smets et Fanny Constant s'accordent cependant sur le fait que la formation ne suffira pas. *"Nous devons aussi augmenter la sensibilisation autour des compétences humaines qu'impose le métier, précise Fanny Constant. Trop d'étudiants s'y engagent sans se rendre compte qu'ils n'ont pas le bon profil."*

Faut-il aller plus loin et imposer un examen d'entrée ? L'idée trotte dans certaines têtes, mais personne n'ose la mettre sur la table : un tel examen d'entrée aggraverait fortement la pénurie.

Du coup, pour casser le cercle vicieux qui mine son attractivité, les cadres de l'enseignement francophone attendent également avec *"impatience"* le Pacte d'excellence qui encouragera les collaborations entre les profs, sortira les instituteurs de l'isolement professionnel qui est le leur, et changera l'image du métier. *"Il faut encore que les profs s'inscrivent dans la réforme, mais le Pacte est à même, à terme, d'augmenter la qualité de l'enseignement et de redorer la profession"*, parie Dominique Luperto.

BdO

Des instituteurs ne présentent ni une bonne culture générale ni une maîtrise suffisante de l'orthographe.

La question salariale

Des revenus très moyens

Attrait pécuniaire. *"Si on veut obtenir les meilleurs, il faut mettre de l'argent sur la table"*, note Pierre Smets, directeur-adjoint d'une école normale. *"Beaucoup d'enseignants n'ont pas choisi leur métier en fonction du salaire. Néanmoins, il est clair qu'une revalorisation salariale aura des conséquences bénéfiques sur l'image du métier et sur le nombre d'étudiants."* Mais combien gagne un instituteur ?

Barèmes. Un instituteur, comme un régent (professeur de secondaire inférieur) a des revenus qui progressent assez peu, et qui ne partent pas de très

haut. La fourchette va de 1690 euros mensuels net pour l'enseignant qui commence sa carrière (et qui est marié) à 2905 euros s'il est toujours au travail à 62 ans. L'instituteur devra ainsi travailler 12 ans pour toucher le revenu net moyen en Belgique (autour de 2050 euros).

Une révision. Le gouvernement de la Communauté française s'est mis d'accord sur un allongement de la durée de la formation des instituteurs. Une revalorisation barémique sera octroyée qui devrait rapprocher leur salaire de celui des enseignants dans le secondaire supérieur. Le revenu de ces derniers s'élève, en début de carrière, à 1929 euros mensuels net et peut monter jusqu'à 3432 euros maximum. **V.R.**

“Les parents peuvent tout entendre, contrairement à ce que l'on dit. Mais ils attendent qu'on leur parle avec clarté et intelligence”

Témoignages recueillis par Bosco d'Otreppe

Il faut écouter Pascal Joannes, directeur et enseignant dans la petite école primaire de Musson, dans le fin fond de la province du Luxembourg. Il évoque la vie de ses 160 élèves, le manque de moyens dont souffre son école, la débrouille du quotidien et le réseau de bénévoles qui le soutient pour gérer la comptabilité, préparer la fête de fin d'année, ou réparer en urgence la plomberie qui faiblit. C'est alors l'image des écoles d'antan qui revient à l'esprit. Et pourtant, raconte encore Pascal Joannes, *“beaucoup de choses ont changé”*.

Beaucoup de choses, dont les élèves. *“En fait, nous les instituteurs, nous sommes de plus en plus amenés à éduquer les enfants. C'est un aspect de notre métier qui devient important, et qui est un obstacle à l'enseignement. Ils arrivent en classe avec beaucoup de problèmes, de blessures, familiales notamment, qui occupent leur esprit et qu'ils doivent gérer. Si on ne l'aide pas, l'enfant peine à accorder toute son attention à l'enseignement qu'il reçoit. Du coup, c'est un défi pour nous. Car même si nous bénéficions de bonnes formations continuées, nous n'avons pas la formation adéquate pour être à la fois enseignants, psychologues et assistants sociaux.”*

Face aux familles

Enseignant depuis 1994, Pascal Joannes constate également que la relation avec les parents prend une place de plus en plus importante. *“Contrairement à ce que l'on dit souvent, je pense que les parents peuvent tout entendre et tout accepter. Mais comme ils se sentent plus libres qu'auparavant pour dire ce qu'ils pensent, ils at-*

tendent de nous qu'on leur parle avec clarté et intelligence. Cela demande que le prof soit sûr de lui. Or, je vois arriver des jeunes enseignants qui manquent de confiance en eux.”

Face à tous ces défis, conclut Pascal Joannes, il est indispensable *“d'organiser un briefing au début des études. Peut-être même une sorte d'examen de motivation afin que les étudiants sachent plus clairement ce qui les attend. Car ce métier est très beau. Moi je l'adore. Mais il demande des compétences très particulières”*.

Allez, on continue !

Une meilleure sensibilisation sur ce qu'est le métier est indispensable également aux yeux de Sonia Trichilli, institutrice à Gosselies depuis 14 ans. *“Il y a trop d'étudiants qui se disent que c'est un métier super facile qui offre plein de congés. Or, apprendre à lire à une classe de 22 enfants, je peux vous dire que cela impose de sans cesse pouvoir se remettre en question et d'avoir la passion. Sinon, on ne tient pas. Le métier d'instituteur est un métier qui nous met sous pression et qui demande du temps pour trouver sa place et sa personnalité. Ce n'est pas facile de s'imposer, d'établir une certaine autorité sans être trop rigide. Mais c'est vrai que pour beaucoup de monde, on est juste ‘des instits’, et nos classes sont considérées comme des garderies. Moi, je suis passionnée et très optimiste, mais c'est vrai que je me mets la pression quand je réalise que j'ai entre mes mains l'avenir de mes élèves. Par contre, quand à la fin de l'année, des élèves viennent me montrer, tout fiers, combien ils savent lire facilement, cela me procure une très grande joie. A ce moment-là je me dis toujours : Allez, on continue !”*